

EUROPE

N° 1057 / Mai 2017

Gisèle Bienne, *Les fous dans la mansarde*, « un endroit où aller », Actes Sud, 2017, 210 pages.

Dans la mansarde, la fenêtre ouverte sur les toits d'ardoise de la ville, les collines du vignoble au loin, elle regarde la photographie usée, un peu floue de Ludovic B. son grand-père qu'elle n'a pas connu. Elle y décèle « une bonté lasse » et « un sourire ironique ». Sous le soleil brûlant des moissons, pendant une pause, le père de la narratrice, assis sur une botte de paille, lui avait parlé « des crises de son père qui se revoyait zigouillant les Allemands au sabre à la bataille de la Marne. » Le cuirassier est bien revenu de la guerre, mais c'est « un homme ruiné ». Ruiné par ce que la guerre lui a fait faire et par ce qu'elle a fait de lui. Ruiné par la perte de ses camarades, de son ami Gervais tombé au Chemin des Dames, vaincu depuis l'assassinat de Jaurès, un crime d'état selon lui : « Ils sont morts de la mort de Jaurès », ceux qui gisent sous les croix blanches ou dans les ossuaires, et lui aussi, Ludovic, rongé par l'alcool et le désespoir, est « mort prématurément d'avoir trop su, trop deviné, seul toujours ». Ce qui l'a rendu « fou », c'est la démence de la guerre, « meurtre et sauvagerie » « chose monstrueuse », « horrible cauchemar », disait Jaurès devant l'« épouvante » que serait une guerre menée avec la technique moderne. « Fou lucide », Ludovic B. a été jeté dans le chaos des premiers mois de la guerre : « La guerre qu'on prévoyait propre et bien menée commence désordonnée et démente. La République ne devrait plus pouvoir se regarder dans le miroir. »

Sa lucidité, Ludovic la tenait de sa capacité de « faire monde », selon l'expression d'Hannah Arendt, avec « un poirier en fleurs, [...] le vol des oies sauvages, une lune parfaitement ronde... ». La vie l'attendrit : « un enfant qui chantait, une jeune fille qui dansait, une bête maltraitée. » Son empathie — « avoir du cœur » — rend fragile le soldat. Après le carnage des premiers mois de guerre, il entre dans le tunnel de la dépression. De l'hôpital, il écrit à son chien des lettres affectueuses ; il finira la guerre dans le train des équipages : « il dit que les chevaux sont humains... » — comme le buffle de Roumanie cruellement fouetté avec lequel Rosa Luxembourg échange « un regard de douleur muette dans la cour de la prison de Breslau ».

Retrouver Ludovic B. donne à la narratrice un « extraordinaire sentiment d'exister et une délicieuse sensation de déchirure. C'est grave, joyeux. Joyeux parce que Ludovic B. aimait la vie à un point... » Avant la guerre, il jouait de la clarinette, organisait des cavalcades costumées qui réjouissaient les habitants du bourg. Il était libre, il était joueur. Ce grand-père lui aurait offert « une poupée rousse et une bague bleue ». « Elle se crée des souvenirs avec un mort. La nuit s'ouvre » sur les champs de bataille, les tas de pierre de Craonne, les forêts du plateau de Californie, le petit cimetière abandonné aux tombes brisées. Et là « ils dansent dans l'arboretum, sur une terre de folie, dans une verdure d'aquarium, une brume lumineuse... » Cette cérémonie ramène peu à peu le cortège des « fous » : Théodore S. honore à sa manière le monument aux morts, Georges D. bande ses pieds gelés, Bardamu que la guerre a « dépuclé », Masson, nietzschéen, « rêvait d'une grande aventure, il a rencontré la folie », Aragon (« Je suis mort en août 1918 sur ce coin de terroir »), Gibeau, l'errant du Chemin des Dames, le lieutenant Herduin et les autres fusillés. Le récit, fait « d'espaces, de moments, de discontinuité » (Benjamin), invoque ces morts dispersés à travers l'étendue.

« Elle est dans la mansarde comme dans le compartiment d'un train qui roulerait dans la nuit, s'arrêterait à certaines gares mais n'aurait pas de terminus. » C'est le train fou de

Cendrars, « l'autre transsibérien » lancé dans les paysages du front de Champagne où retentissent les sonnailles de villages anéantis à jamais, Hurlus, Tahure, Ripont, Nauroy, Perthes-les-Hurlus... La prose de Gisèle Bienne bat à un rythme soutenu qui tient du jazz.

La mansarde est propice à la liberté du conte qui se joue des limites entre le réel et le songe, libère « le jeu désintéressé de la pensée » (Breton). « Sans sa mansarde et ses craquements, ses fissures, ses angles cassés, ses fenêtres obliques, ses vieux planchers, elle a le sentiment qu'elle serait sèche, ne pourrait plus rien noter, ne pourrait plus remuer ces coins de terrains où des hommes de tous continents ont atterri. » Des fétiches, « un quart de soldat, une gamelle, des grenades, une gourde » ouvrent la porte à ceux « reviennent » danser dans la mansarde, attirés par des libations de champagne.

Ludovic lui avait demandé « trouve l'histoire », lui qui n'a pu parler aux siens. Walter Benjamin remarque le silence des rescapés rentrés « muets du champ de bataille, non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable. » Ludovic B., Theodore S., Georges D. et les autres n'ont pas été entendus par ceux de l'arrière « informés » par la presse. À ces informations, Benjamin oppose le récit qui « incorpore l'événement à la vie même de celui qui raconte pour le transmettre à ceux qui écoutent. Ainsi le conteur y laisse sa trace comme le potier sur le vase d'argile. »

Puisque le potier a été emporté par une crise de délire, c'est à l'écrivaine de transmettre son expérience. « Courir après les traces, après les ruines, voilà l'héritage que son père — orphelin [...] — lui a laissé... » Et c'est bien la force de la littérature que ces traces deviennent une « histoire » contée par une voix féminine.

Colette CAMELIN